



HAL
open science

Encyclopédisme et moralisation (le cas du Rosarius)

Denis Hüe

► **To cite this version:**

Denis Hüe. Encyclopédisme et moralisation (le cas du Rosarius). Colloque Questions sur l'encyclopédisme, Le cercle des savoirs de l'Antiquité jusqu'aux Lumières, Université de Nantes, Jun 2014, Nantes, France. pp.22-35. hal-02458185

HAL Id: hal-02458185

<https://univ-rennes2.hal.science/hal-02458185v1>

Submitted on 28 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclopédisme et moralisation (le cas du *Rosarius*)

Denis HÜE
Université Rennes 2
CETM-CELLAM (E.A 3206)

La question de l'encyclopédie et de l'encyclopédisme est de celles que les épistémologues laissent en général de côté, comme s'il ne s'agissait que d'un élément anecdotique de l'histoire des sciences ; en cela ils ont sans doute raison, mais pour d'autres points, on peut supposer que l'objet qu'ils délaissent peut donner à penser à des littéraires ou à des anthropologues, et que l'encyclopédie, si elle n'a pas un rôle essentiel en termes d'épistémologie, pourrait bien en avoir un autre, sur d'autres plans.

Elle permet, entre autres, de mesurer notre relation au savoir, à la science. La science est différente de la technique en ce qu'elle n'est pas censée nous permettre d'avoir directement prise sur le monde ; si « la forge » renvoie au lieu où s'exerce un métier, « le savoir » renvoie à la compétence comme à un concept abstrait, que l'on peut posséder ou dont on peut être exclu ; il est parent en cela de la sagesse ou de la vertu : on est vertueux comme on est savant, dans une sorte d'absolu qui interdit les demi-teintes et qui donne un statut particulier à celui qui possède cette qualité éminente.

Dans un premier temps, le savoir, la sagesse sont ainsi des attributs, les éléments du pouvoir ; on possède le savoir dans l'Antiquité et au Moyen Âge comme naguère les familles cultivées possédaient l'*Universalis* ou le *Larousse du XX^e siècle*. Plusieurs textes nous montrent que le savoir s'affichait au Moyen Âge, tables de mosaïque où trône la Philosophie, ou une carte du monde, tentures montrant aux murs l'histoire de la Création, coupes ouvragées ou coffrets émaillés représentant les Arts Libéraux... Attribut des puissants – les possesseurs de tels objets sont Théodulfe, évêque d'Orléans¹, ou Adèle de Blois – le savoir s'exhibe comme la marque d'une essence supérieure, qui permet de maîtriser le monde. On est certes dans l'attribut, un peu comparable à la lance du chef de guerre qui est l'insigne du pouvoir plus que la preuve effective de sa force.

Dans certaines sociétés, le port des lunettes a eu cette signification : marque de puissance de celui qui *savait lire*, il montrait tout de suite le statut particulier de son possesseur. Le livre, de même, a eu ce statut : le *grimoire* enclot le savoir. Emmanuèle Baumgartner a montré combien le mot, associé à la rime avec *armoire* dans bien des textes médiévaux, est une sorte de *topos* des introductions romanesques². Mais il faut comprendre là bien plus qu'un simple bouquin sur un rayonnage : le *grimoire*, au départ une grammaire qui permet de déchiffrer les choses, se retrouve protégé dans une *armoire*, où au départ étaient entreposées les armes, à l'abri des curieux et des incompetents. Au-delà de la fonction

¹ Propriétaire des tables en mosaïque qu'il décrit dans des poèmes ; cf. *Theodulfi Carmina*, IV, 2, « De septem liberalibus in quadam pictura depictis », et 3 « Alia pictura in qua erat imago terrae in modum orbis comprehensa ». Migne, *Patr. Lat.* t. 105, col. 329-333. Cf. à ce propos Marie-Thérèse D'ALVERNY, « La Sagesse et ses sept filles : recherches sur les allégories de la Philosophie et des Arts libéraux du IX^e au XII^e siècle », dans VAN MOË É.-A., VIELLIARD J. et MAROT P. (dir.), *Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat*, Paris, Pecqueur-Grat, 1946, I, p. 253-264.

² BAUMGARTNER É., « Armoires et grimoires », *Paragone*, 41, 1990, p. 18-34, repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal, le temps, le récit, XII^e-XIII^e siècles*, Orléans-Caen, Paradigme, 1994, p. 143-158.

poétique qu'il peut avoir dans une ouverture de roman, le grimoire est la clef universelle qui, à l'égal des armes, permet de soumettre le monde.

Le savoir est donc un objet que l'on affiche plus qu'un objet dont on se sert, un attribut qui permet, dans un emploi absolu, de caractériser quelqu'un ; on est un puissant ou un savant, et cette capacité, comme *en puissance*, ne nécessite pas d'être matérialisée : le laboureur laboure la terre, le forgeron travaille le métal, le commerçant vend ses marchandises ; symétriquement, le savant sait, le chercheur cherche, le scientifique étudie, toutes actions ici intransitives qui renvoient plus à un état qu'à une action sur les choses ou les gens. Le rôle de l'encyclopédie trouve ici exactement sa première place, la plus immédiate : il est représentation du savoir, attribut de la connaissance, marque matérielle, visible, d'un statut social ou culturel, et ce statut n'a pas encore complètement disparu aujourd'hui.

Mais les livres sont faits pour être ouverts, et l'on lit aussi les encyclopédies. Dans ce désir de lire se trouvent à mon sens deux attitudes radicalement distinctes ; la première, utilitaire, fantasmatique, toujours déçue et toujours rêvée, est celle qui ferait d'une encyclopédie, lieu de tous les savoirs, le lieu de toutes les réponses. Un texte de Voltaire bien connu³ montre comment l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert a pu nourrir le rêve du livre qui dirait tout à tous. Il suffirait d'ouvrir le livre pour trouver ce qu'il faut savoir ou faire, l'information qui me manque et me rendrait puissant : nous rêvons en fait d'un insigne de puissance qui serait La Puissance, la solution à nos problèmes, qu'il s'agisse de l'exposé que l'élève doit rendre ou de l'idéal Manuel des Castors Juniors, qui dans les journaux de mon enfance, permettait aux neveux de Donald de se tirer de toutes les situations grâce à un savoir toujours disponible et pertinent – la version moderne s'en trouvant dans le livre-ordinateur de Sophie des aventures d'Inspecteur Gadget : enfance toujours, mais d'une génération plus tardive. On le voit, ce sont les enfants qui ouvrent les livres, naïvement, pour en acquérir le contenu censé toujours disponible pour résoudre des questionnements immédiats. Ils n'en voient souvent qu'une mise en scène, et les anciennes sommes de l'âge classique qui proposaient des théâtres, théâtre de la nature, théâtre d'agriculture ou théâtre de machines⁴, mentaient paradoxalement assez peu : fermé, le livre était l'emblème du savoir ; ouvert, il en devient la représentation – c'est bien à y réfléchir ce dont nous sommes souvent contraints de nous satisfaire.

La deuxième attitude, plus complexe, est celle qui permet de mesurer son propre savoir. En fait, il faut s'interroger sur l'utilité d'un inventaire des connaissances qui, dès le début, se trouve en retrait de ce qu'est le savoir savant, la pointe de la recherche : chacun de nous a fait l'expérience, tombant sur un dictionnaire encyclopédique, de chercher non pas l'entrée qui pourrait l'instruire, mais celle qu'il serait capable de rédiger. De ce moment, nous évaluons ce nouvel outil non pas à l'aune de ce qu'il pourra nous apporter, mais aux manques que nous pourrions lui reprocher. Cette relation dialogique et proprement dialectique nourrit déjà la meilleure encyclopédie qu'est Wikipédia, constamment améliorée par la myopie de ses lecteurs.

C'est donc d'autre chose que de savoir qu'il est question ; sans doute d'une appropriation fantasmatique, d'une image du savoir plus que du savoir lui-même. Comme si, à certains moments de l'histoire de l'humanité, il devenait essentiel de prendre une photographie des connaissances qui ne me permettrait pas tant de savoir que de me situer dans le savoir ; un peu à la façon des photos de classe – nous avons tous sacrifié à ce rituel, où d'une cohorte d'adolescents boutonneux dans laquelle nous nous sommes trouvés, nous ne conservons en mémoire que quelques visages et quelques noms, parfois une anecdote qui

³ *De l'Encyclopédie*, 1774.

⁴ BODIN J., *Théâtre de la nature universelle*, traduit du latin par J. de Fougerolles, Lyon 1597 ; SERRES O. de, *Théâtre d'agriculture*, Paris, 1600 ; RAMELLI A., *Le diverse et artificieuse Machine*, Paris, 1588.

nous revient à la vue d'un visage, des complicités qui ressurgissent fugacement... Nous savons que nous avons connu ces visages, qu'ils nous ont été familiers, qu'ils ont constitué notre univers, notre savoir : ils ne constituent qu'une forme un peu plus personnelle de la mention objective « ancien élève de... » où paradoxalement le collège de campagne pèse autant que la Grande École. Ils nous donnent non seulement une identité sociale, mais une identité intime : nous avons été au moins autant formés par nos années de collège que par celles plus prestigieuses qui ont pu suivre. Notre savoir est exactement à l'image de ces photographies, constitué autant du tout-venant de seconde main et un peu oublié que nous ont inculqué nos maîtres que de la recherche de pointe qui nous caractérise aujourd'hui. J'évoquais tout à l'heure les théâtres, il n'est pas étonnant que bien des encyclopédies, au Moyen Âge et après, portent le nom de *Miroir*, à commencer par le *Speculum Majus* de Vincent de Beauvais.

Ce n'est donc pas du savoir que véhicule une encyclopédie, mais une relation au savoir, et plus précisément une forme de relation au monde, en ce qu'elle le rend intelligible et lui donne un sens général, mais également et davantage, en ce qu'elle nous permet, par le geste même de la lecture et de la recherche, de passer à un sens plus personnel : c'est toujours moi qui lis, toujours moi qui comprends, qui suis interpellé par le propos de l'encyclopédie. En ce que le livre me « parle », en ce qu'il instaure un dialogue, il me parle bien évidemment de moi⁵. Nous avons tous rêvé devant des pages de dictionnaire et d'encyclopédie, nous avons tous scruté les planches anatomiques pour découvrir ce qu'il y a à l'intérieur de nous-mêmes, nous nous sommes tous attardés sur les descriptions des symptômes dans les dictionnaires médicaux pour nous demander si nous ne serions pas affectés, justement, de cette maladie-là. Une façon de nous explorer, une façon de nous découvrir.

Ce sont ces deux aspects que j'aimerais développer ici, en montrant – ce sera la partie générale de mon propos – comment se constitue une entrée d'encyclopédie médiévale, assemblage de savoirs, de parcelles et de pépites qu'il importe de maîtriser ; mais surtout, ce que j'essaierai de montrer par quelques exemples, c'est que ce savoir donne lieu à une appropriation, qui est celle d'un travail du sens, d'un effort de mise en récit qui éclaire non seulement le monde, mais mon propre rapport au monde, et partant moi-même. À ce titre, l'œuvre encyclopédique est à la fois littéraire et source, noyau d'une nouvelle littérarité ; essentielle en termes anthropologiques, elle l'est également pour la genèse des textes. On pourra constater également que ce travail d'écriture, présent à la fois dans les encyclopédies et dans les textes qu'elles suscitent, n'a rien de spécifiquement médiéval.

Les Anciens, très tôt, ont essayé d'écrire sur le monde dans son ensemble et, quand on regarde la liste des œuvres composées par Aristote, on voit aisément qu'elle constitue une encyclopédie, prenant en compte aussi bien le politique que la zoologie et la botanique. Le même effort se retrouve chez Plin, avec des projets et des a priori différents. On pourrait développer les diverses formes de plan adoptées, et montrer comment, toutes anthropocentriques, elles s'efforcent tantôt de penser l'abstrait, tantôt au contraire de s'intégrer dans l'univers matériel d'un propriétaire terrien gérant au mieux son domaine. Ce ne sera pas mon propos aujourd'hui ; ce qui m'intéressera au contraire, c'est que dès Plin, le discours se construit sur le mode de la citation, de la référence aux anciens ; le discours encyclopédique est dès lors un centon, une mosaïque qui cherche certes à proposer une nouvelle mise en forme du savoir, mais toujours à partir de références établies et citées. Au-delà de la dévotion pour les *auctoritates* se met en place l'idée que le savoir, tel qu'il a été formulé une première fois, gagnera à être conservé dans sa forme originelle, et que moins on

⁵ C'est la fonction des meilleurs miroirs, si l'on se souvient du conte de Blanche Neige.

intervient sur sa première apparence, mieux au contraire il se perpétuera. Cette conviction va à l'encontre de nos pratiques modernes, où le fait de recopier une citation ou une définition dans un dictionnaire relève du plagiat, où l'appropriation d'une idée et d'une notion passe souvent, en termes pédagogiques, par sa reformulation.

Le propos encyclopédique, au fur et à mesure qu'il s'étoffera au long du Moyen Âge relèvera donc du centon, du montage de citations, parfois juxtaposé, parfois articulé par quelques mots de liaison ; parfois même l'auteur s'autorise quelques remarques, quelques ajouts, qui sont justement signées *Auctor* : celui qui *augmente* la matière.

Plus encore que le XVIII^e siècle, les XIII^e et XIV^e siècles sont les siècles par excellence de l'encyclopédie, d'une avidité de savoir qui se développe dans toutes les couches instruites de la société.

À cela, pour faire simple, plusieurs éléments concordants ; d'une part, à partir de la fin du XII^e siècle, une aristocratie moins guerrière, dont les compétences s'élargissent pour ne plus être exclusivement militaires ; il n'est pas indifférent que ce soit à ce moment même que naît la littérature vernaculaire médiévale ; les seigneurs, comme les clercs administrateurs qu'ils recrutent, sont curieux d'un savoir qui pourra non seulement les divertir, mais leur donner les outils dont ils peuvent manquer. C'est alors que naissent, sous la forme souvent de morceaux choisis, de bouquets ou d'anthologie, des textes qui apportent au prince un indiscutable savoir : qu'il s'agisse des *Otia Imperialia* de Gervais de Tilbury⁶, les *Divertissements pour un empereur*, bien proches dans leur esprit des *nugis curialium* d'un Gautier Map, ou dans le monde religieux d'un *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer⁷, d'un *Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg⁸, ou d'un *Bonum universale de apibus* de Thomas de Cantimpré⁹, les premiers textes encyclopédiques que nous connaissons se présentent comme des morceaux choisis, une *anthologie*, un *florilège* (on parle de *flores* pour nommer ces recueils d'auteurs latins admirables à étudier pour leur langue et leur pensée). À ces textes latins et savants malgré tout s'ajoute, comme naturellement, une série d'œuvres en langue vernaculaire, *Image du monde* de Gossuin de Metz¹⁰, *Livre du Tresor* de Brunetto Latini, *Sidrach* anonyme, *Placides et Timeo* anonyme également : destinées non plus seulement au prince, mais à toute l'aristocratie, ces œuvres sont largement diffusées et présentes dans de nombreuses bibliothèques. La fin du XIII^e siècle est également le moment où les manuscrits, qui de religieux sont devenus profanes, se constituent en anthologies : recueil de romans, vastes anthologies poétiques, ou cycles de chansons de geste comme les grands manuscrits du cycle de Guillaume d'Orange : certains manuscrits, par leur souci de rassembler en un même volume un certain nombre d'œuvres, se constituent de fait en encyclopédie : le manuscrit de Rennes en est un bon exemple, qui rassemble le *Placides*, le *Sidrach*, le *Tresor* et l'*Image du monde*¹¹. Mais il contient également le *Lucidaire*, une *Mappemonde*, des tables de comput et un certain nombre de textes en l'honneur de la Vierge.

⁶ *Le Livre des merveilles de Gervais de Tilbury*, traduit et annoté par Annie Duchesne, Paris, Édition des Belles Lettres, 1992 ; PIGNATELLI C., *La traduction des "Otia imperialia" de Gervais de Tilbury par Jean d'Antioche dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris n° 9113*: édition et étude, Université de Strasbourg II, 1997 ; PIGNATELLI C. et GERNER D., *Les Traductions françaises des "Otia imperialia" de Gervais de Tilbury par Jean d'Antioche et Jean de Vignay*. Édition de la troisième partie, Genève, Droz, 2006.

⁷ *Lamberti S. Audomari canonici Liber floridus. Codex autographus bibliothecae Universitatis Gandavensis*, Gand, Story-Scientia, 1967.

⁸ NOBLE A. LE, « Notice sur le *Hortus deliciarum* : encyclopédie manuscrite, composée au XII^e siècle par Herrade de Landsberg... », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1840, p. 238-261.

⁹ Douai, G. Colvener, 1627.

¹⁰ Outre l'édition de la version en prose, O. H. Prior, Lausanne et Paris, Payot, 1913, on attend l'édition du texte en vers par Chantal Connochie-Bourgne.

¹¹ Voir CASSAGNES-BROUQUET S., *L'Image du monde, un manuscrit enluminé de la Bibliothèque de Rennes*, Rennes, PUR, 2003.

On trouvera, au XIV^e siècle, quelques auteurs voués à la traduction en français d'œuvres latines, dont le programme de traduction montre le désir d'englober et de diffuser l'ensemble des savoirs : c'est le cas de Jean de Vignay par exemple¹². Dans ces ouvrages, c'est en général une sorte de glissement qui organise la progression, et permet éventuellement des digressions : l'exemple de Lambert de Saint-Omer le montre aisément. C'est le principe de plaisir qui le plus souvent guidera l'organisation de ces recueils d'informations, le savoir encyclopédique se présentant ainsi comme un supplément, non comme une discipline à maîtriser avec ordre et méthode.

Cette démarche a cependant dépassé le simple cercle de l'aristocratie, et a trouvé un relais essentiel dans l'épanouissement économique des villes et des cités, lié dans un premier temps au commerce des draps : c'est la surabondance des ovins élevés pour leur laine qui a permis de baisser suffisamment le coût des peaux de parchemin nécessaires à la fabrication des livres ; c'est la concentration urbaine et la nécessité d'éduquer une population beaucoup moins croyante que ne le laissent penser les cathédrales qui a suscité le développement des ordres mendiants, principalement Dominicains et Franciscains. Monastères en pleine ville, pauvres et proches du petit peuple, d'où leur popularité ; mais monastères cependant chargés d'un magistère par le Saint-Siège lui-même, d'où la nécessité, en même temps que de donner aux frères un enseignement supérieur de premier ordre (c'est le moment où rayonnent Albert le Grand et Thomas d'Aquin pour les Dominicains, et Bonaventure pour les Franciscains), de les munir d'une bibliothèque minimale et idéale. Les Dominicains, figures d'une constante puissance intellectuelle qui contribueront à constituer toutes les sommes du XIII^e siècle (la *Somme théologique* de saint Thomas, la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, le *Catholicon* notre premier dictionnaire, le *Tractatus de diversis materiis praedicabilibus* d'Étienne de Bourbon) chargent Vincent de Beauvais de composer le *Speculum Majus*, une vaste encyclopédie dont il n'achèvera qu'une partie mais qui sera terminée après lui ; les Franciscains confient à Barthélemy l'Anglais la même tâche, et le *De Proprietatibus rerum*, moins exhaustif et de fait plus facile à diffuser, circulera presque autant aux XIV^e et XV^e siècles. Ces volumes, qui relèvent de la tradition cléricale et s'inscrivent dans la continuité d'Isidore de Séville et de Raban Maur, suivent généralement un plan plus concerté, adoptant l'ordre chronologique depuis la Création jusqu'au moment où l'on écrit, chez Vincent de Beauvais, ou des ordres plus anthropocentriques comme chez Barthélemy l'Anglais.

De la même façon que les ordres sont radicalement différents dans leur façon de fonctionner et de vivre leur foi, leurs encyclopédies sont fondamentalement différentes. Si l'une se veut aussi documentée que possible et n'hésite pas à renvoyer à Aristote et à tous les auteurs anciens, l'autre sera plus générale et donnera des sources différentes, tout en visant à une certaine brièveté ; l'une comporta pas moins de quatre volumes *in folio*, alors que l'autre sera contenue dans un fort volume que les premières éditions rendront comparables comme format à notre Petit Larousse illustré.

Le XIII^e siècle, temps des cathédrales et des Sommes, est bien également celui des encyclopédies, et cela aussi bien au titre d'un clergé mieux formé dans les universités et désireux de mieux comprendre le monde qu'à celui d'une aristocratie qui cherche à acquérir du savoir. Mais davantage, cette vogue encyclopédiste est durable : il faut compter plusieurs centaines de manuscrits de Vincent de Beauvais, et diverses éditions aux débuts de l'imprimerie : le texte latin est extraordinairement diffusé, mais à l'exception de la traduction française du *Miroir Historial* par Jean de Vignay, peu connu en français¹³. S'il y a moins de

¹² Voir KNOWLES C., *The Life and Work of Jean de Vignay*, Ph.D., Birkbeck College, University of London, 1953.

¹³ On notera toutefois quelques passages du *Speculum naturale* présents dans le *Jardin de Santé* de Jean de Cuba. Cf. D. HÜE, « Le *Jardin de Santé* de Jehan de Cuba : une encyclopédie tardive et sa réception », *Discours*

manuscrits latins de Barthélemy l'Anglais, on comptera cependant une large diffusion de traductions, en anglo-normand dès le XIII^e siècle, en italien, en anglais, en français surtout, où la traduction par Jean Corbechon est particulièrement diffusée et connaîtra plusieurs impressions à la fin du XV^e siècle. Vincent de Beauvais comme Barthélemy l'Anglais seront édités jusqu'au début du XVII^e siècle, et l'on peut mesurer à leur longévité l'importance de ces textes. Le *Sidrac* comme le *Placides* sont quant à eux imprimés plusieurs fois au cours du XVI^e siècle et sont traduits dans diverses langues.

Ces deux derniers ouvrages ont la particularité d'être construits en dialogue, et d'établir une dimension didactique, et c'est sans doute ce qui peut expliquer leur popularité : le ton de la parole, la langue – qui n'est pas le latin – simplifient l'accès au savoir, et la matière, d'une grande diversité, divertit autant qu'elle instruit¹⁴.

Ce sur quoi je voudrais m'arrêter ici, après cette rapide présentation du mouvement encyclopédique du XIII^e siècle, c'est le mouvement d'appropriation de cette masse de savoir, telle qu'elle se manifeste tout au long du XIV^e siècle, et cela autant à l'intention des clercs qu'en direction des non latinistes. Les clercs vont poursuivre, logiquement, le travail commencé au siècle précédent ; après avoir rassemblé sous une forme maniable la quantité extraordinaire d'informations que contiennent les encyclopédies, ils vont les rendre plus pratiques. C'est à Jean Hautfuney que l'on doit, dans les années vingt du XIV^e siècle, l'élaboration de tables alphabétiques qui permettent la consultation rapide et efficace du *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais. Les Dominicains avaient déjà, au cours du XIII^e siècle, mis en place des concordances de la Bible, et compris l'intérêt de ces outils qui permettent d'accéder directement à l'information. Ces nouvelles pratiques de lecture, passant par l'emploi avisé des tables et des répertoires, bouleversent radicalement les mentalités et les façons de penser.

En même temps, elles invitent, par d'autres raccourcis, à poursuivre la démarche de manducation de la parole qui était l'activité essentielle des monastères du haut Moyen Âge ; d'une certaine façon, on continue à méditer, même si l'on médite plus vite. Le XIV^e siècle saura profiter de ces nouveaux outils que sont les tables et les encyclopédies pour composer à nouveau un savoir moral.

Pour le clerc médiéval la Bible est l'objet ultime de toute étude, et tout le savoir historique ou matériel que l'on arrive à rassembler n'a de fin que dans cette perspective de compréhension des Saintes Écritures. Mais la Bible est centrale en ce qu'elle est l'expression de la volonté divine, de la marque de Dieu dans la vie de l'homme : elle ne doit pas être lue seulement comme le récit de ce qui est arrivé, mais comme une représentation de ce que nous devons croire : il faut, derrière les mots, lire ce qui constitue notre foi, ce que nous devons faire et ce que seront les fins dernières. Cette approche de la Bible a été instaurée dès saint Paul, qui parle du sens allégorique des choses et invite à relire les textes et les événements comme des figures d'une autre signification :

Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, un de la femme esclave, et un de la femme libre. Mais celui de l'esclave naquit selon la chair, et celui de la femme libre naquit en

et savoirs : l'encyclopédisme médiéval, 1998, Cahiers Diderot n° 10, P.U. Rennes 2, 1998, p. 173-200. Disponible en ligne www.sites.univ-rennes2.fr/celam/cetm/cd10/Hue.pdf

¹⁴ Voir à ce sujet, outre l'édition du *Placides* procurée par Claude A. Thomasset (Droz, coll. « TLF », 1980), son *Une vision du monde à la fin du XIII^e siècle. Commentaire du "Dialogue de Placides et Timéo"*, Genève, Droz, coll. « PRF », 1982.

vertu de la promesse. Ces choses sont allégoriques ; car ces femmes sont deux alliances¹⁵.

Il est suivi par tous les Pères de l'Église, qui montrent que le texte biblique a généralement quatre sens, résumés par ce distique attribué à Nicolas de Lire :

littera gesta docet, quid credas allegoria,
moralis quid agas, quo tendas anagogia¹⁶.

À cette démarche intellectuelle et focalisée sur le texte s'ajoute une autre conviction, celle que la Bible, qui est l'objet de toute étude, trouve un équivalent pour les êtres simples lorsqu'ils contemplent le monde : d'une certaine façon, le monde est une allégorie de la Bible, doit être lu et compris selon les mêmes pratiques. Pierre Bersuire¹⁷ va composer, à l'intention des clercs, plusieurs volumes très détaillés où, tantôt en utilisant l'ordre alphabétique, tantôt en suivant les textes presque ligne à ligne, il commente les textes, les choses et le monde en termes allégoriques, et en montrant surtout l'importance pour l'homme de cette allégorisation ; c'est pourquoi cette démarche est appelée moralisation, en ce qu'elle permet d'orienter les actions de l'homme. On est bien dans le *moralis quid agas* de la citation précédente. Le monde entier, les montagnes comme les fleuves, les oiseaux comme les poissons, les pierres comme les étoiles, peuvent être moralisés et porter à l'homme un message qui tout à la fois stigmatise les vices et exalte les vertus. En latin comme en français, on le verra plus tard, l'habitude se prend vite de développer, à partir du propos encyclopédique, une vision morale.

Pierre Bersuire, sur qui j'ai eu à diverses reprises l'occasion de travailler, est une des figures exemplaires de cette démarche : l'essentiel de son œuvre latine consiste en cet effort de moralisation du monde dont on dégage la signification. Bersuire se focalise certes sur la Bible, dont il fait un commentaire suivi, mais également une sorte de concordancier alphabétique moralisé, capable de croiser ainsi le texte sacré. Mais il commente également Ovide, et la moralisation des *Métamorphoses* constitue une part importante du *Reductorium morale* ; davantage, il va, dans une encyclopédie moralisée, reprendre l'ensemble des informations que peuvent proposer Vincent de Beauvais, Barthélemy et d'autres (Gervais de Tilbury, Arnaud de Villeneuve), et donner une signification à l'ensemble du monde. Tout prend alors une signification morale, tout devient signifiant, tout concourt à l'édification du peuple. Bersuire enseigne une démarche en même temps qu'une connaissance du monde, met l'univers en coupe réglée et en dégage la cohérence. Cette démarche est loin de l'obscurantisme que l'on pourrait lui supposer : Bersuire et Pétrarque¹⁸ se connaissaient et s'estimaient. L'humaniste appréciait le scolastique, et il savait comme lui aller au-delà des choses : n'est-ce pas lui qui, en traduisant l'histoire de Grisélidis de l'italien de Boccace dans un latin plus international, lui donne l'ampleur qu'on lui connaît ? – histoire qui conclut le *Décameron*, et dont la portée morale est plus évidente alors qu'aujourd'hui.

¹⁵ « Scriptum est enim : Quoniam Abraham duos filios habuit : unum de ancilla, et unum de libera. Sed qui de ancilla, secundum carnem natus est : qui autem de libera, per repromissionem : quæ sunt per allegoriam dicta. Hæc enim sunt duo testamenta. » Gal, 4, 22-24.

¹⁶ Voir à ce propos LUBAC H. de, *Exégèse médiévale, les quatre sens de l'Écriture*, Paris, Aubier-Montaigne, 1959, 1961, 1964, Paris, Cerf, 1993.

¹⁷ Voir à ce propos HÛE D., « Tradition et moralisation chez Pierre Bersuire », dans ARNAUD ZUCKER (dir.) *Encyclopédire, Formes de l'ambition encyclopédique de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 349-363.

¹⁸ Voir HÛE D., « Espace et Paysage chez Pierre Bersuire et quelques avignonnais », *Cahiers de Recherches Médiévales*, 6, 1999, p. 41-57.

Les choses ont ainsi plus de sens qu'il n'y paraît, elles demandent à être lues, et s'il n'y pas encore ici la bascule scientifique galiléenne qui permettra de voir le livre du monde écrit en signes mathématiques, on sait déjà que le monde est un livre et qu'il convient de le lire.

On peut parcourir ainsi le chemin qui passe du propos encyclopédique à son interprétation, qui d'éléments factuels indiscutables passe insensiblement à l'interprétation et s'efforce de donner du sens ; et cela est d'autant plus essentiel que pour le clerc médiéval, une interprétation n'est pas antagoniste à une autre, mais s'ajoute à la précédente pour composer une sorte de constellation de sens. Marie de France, dans le prologue des *Lais*, rappelait déjà que les textes anciens « Assez obscurément diseient », s'exprimaient ainsi intentionnellement, pour que les lecteurs « Que peüssent gloser la letre/E de lur sen le surplus metre¹⁹ ». Le vrai savoir n'est pas tant dans la connaissance des choses que dans la signification que l'on peut en tirer.

Une petite enquête montrera comment à partir de Vincent et des sources antiques qu'il cite le propos s'enrichit et se développe. On a choisi de travailler sur le soleil, et de montrer l'évolution de son traitement d'une encyclopédie à l'autre, avant d'arriver au *Rosarius*, qui constitue le terme de notre recherche. Partons du texte de Vincent de Beauvais :

Isidore : Il est dit *sol* parce que *seul* [...] Les philosophes disent que son feu se nourrit de l'eau, et qu'il reçoit la lumière et la chaleur de l'élément opposé, d'où il arrive qu'on le voit souvent humide et donnant la rosée [...] la taille du soleil est plus importante au moment de son lever à l'est et de son coucher à l'ouest, où il paraît semblable. Aristote, dans les *Météores*, dit que le corps du soleil est plus grand que celui des autres étoiles et d'un mouvement plus rapide [...] Car le soleil est l'œil du ciel, le cercle de chaleur, la splendeur sans fin, l'ornement du jour, de dispensateur des heures²⁰.

Le texte de Vincent s'appuie pour l'essentiel sur les auteurs antiques, Aristote et ses *Météores*, et il donne un grand nombre d'indications factuelles ; cela ne l'empêche pas cependant de développer comme incidemment un certain nombre d'images, où le soleil est œil du ciel, splendeur sans fin, etc.²¹ Ces figures se retrouveront également chez Barthélemy²², et seront développées par Marc d'Orvieto²³, qui systématise son approche en

¹⁹ *Lais de Marie de France*, éd. et trad. L. Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres Gothiques », 1990, p. 22, v. 12, 15-16.

²⁰ « C.II, *De natura solis et ejus magnitudine* : Isidorus li. iij : Sol dicitur, quia solus apparet [...] Hujus ignem philosophi dicunt aqua nutriri ; et ex contrario elemento virtutem luminis et caloris accipere. Une accidit et sepe videature madidus et rorans. [...] Corpus solis majus est corporibus reliquarum stellarum, et est velocis motus [...] sol oculus celi, caloris circuitus, splendor sine occasu, diei ornatus, horarum distributor... » (Vincent de Beauvais, *Speculum Naturale*, Venise, 1494, L. xv, Cap. II, f. 182 v°).

²¹ Vincent s'essaie même à une interprétation allégorique : « Ce soleil visible est une image significative de la bonté de Dieu, car il illumine tous ceux qui peuvent participer. Il s'implique dans la génération des corps sensibles, et il les amène à la vie, les nourrit, les fait croître et prospérer. Il purge et renouvelle. » « Divine bonitatis imago significativa est magnus iste sol visibilis ; qui amonia qui eum participare possunt illuminat. Ad generationes sensibiliolum corpporum committit et ad vitam et movet, nutrit et auget, et proficit, et purgat ac renovat », *op. cit.*, chap. IV, f. 183.

²² « Et pour ce saint Amb[r]oise en son Exameron descript les vertus du soleil et dit ainsi le soleil est l'œil du monde, la beaulté du jour, la beaulté du ciel, la mesure du temps, la vertu et la force de toutes choses qui naissent, la seigneurie des planettes, la beaulté et la perfection de toutes les estoilles. Marcien aussi à ce propos dit que Le soleil est fontaine de lumière, mémoire de raison, commencement de clarté des choses de nature, la clarté du monde, la splendeur du ciel, l'attrempance du firmament... » (BARTHÉLEMY L'ANGLAIS, *Propriétaire en français*, traduit par J. Corbechon, éd. Vêrard, s.d., L ; VIII (L. VIII ?), chap. XXVIII.

faisant du soleil une figure christique : si on retrouve là une volonté de mettre en coupe réglée la teneur du *De Proprietatibus rerum*, on constate également une sorte d'*augmentatio*, y compris dans les attributs qu'on attache au soleil. Il est naturellement positif, et qu'il renvoie à Dieu ou au Christ, l'affaire semble entendue, à cela près que Bersuire parviendra à proposer des interprétations humaines²⁴ ; et encore, il semble dépassé par sa matière et, après avoir annoncé qu'il dira les significations négatives du soleil, il semble ne pas y parvenir.

On le voit, le monde est en ordre, et l'encyclopédie *sert* non seulement à le connaître, mais à lui donner sens ; pour le clerc, les caractéristiques de chacun des éléments de l'univers, une fois relevées par les auteurs antiques et les Pères de l'Église, une fois inventoriées par les encyclopédistes, peuvent être étudiées et développées par les spécialistes de la moralisation, qui offrent un sens et permettent à l'homme (que l'on n'imagine pas autrement que chrétien, pas autrement que soucieux de son salut) de s'orienter dans le chemin de sa vie.

Cette démarche n'est pas que savante et, si j'ai cité de nombreux auteurs latins, c'est surtout pour mettre en perspective ce que l'auteur du *Rosarius* propose, de façon tout à fait originale.

Dès le milieu du XIV^e siècle se met en place une production littéraire, inclassable à plusieurs égards, et qui justement se caractérisera par une grande liberté formelle ; des recueils se constituent, parfois hétérogènes, parfois d'une même main, rassemblant dans une forme concertée une diversité de textes de nature en apparence différente ; une métaphore structurante essaie de leur donner une cohérence, de nouer l'ensemble des fragments, ce qui échoue souvent, l'ambition de départ excédant les forces des auteurs ou des copistes, ou les hasards de l'histoire mettant en pièces les manuscrits achevés – on peut en proposer quelques exemples : les *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville²⁵, les *Échecs amoureux moralisés* d'Évrart de Conty²⁶, le *Jardin des nobles*, de Pierre des Gros²⁷, ou l'*Archiloge Sophie*, de Jacques Legrand²⁸. C'est le moment, symétrique aux sommes latines qui ont fini par composer une image du monde homogène et organisée, où l'on s'essaie à offrir du sens à un lectorat non latiniste. Il y a indiscutablement une conscience architecturale de l'œuvre, et l'on sait, avec Pétrarque continuant à mettre en forme son *Canzoniere* comme avec Guillaume de Machaut organisant jusqu'à sa mort ses œuvres dans son manuscrit personnel, que cette

²³ « Sol, de quo Eccli. 42 et 41 valde, has proprietates habere probatur a philosophis et anctis et maxime a beato Ambrosio in Hexaameron et Martiano. Nam primum est oculus mundi. Sic Christus lux universi, Joan 8 : *ego sum lux mundi*. Lux mundi quippe et Christus, quia nulla creatura videt nisi per eum, Joan 1 : *erat lux vera* etc. Et ut dicit Hugo de Sapientia Christi : « non omnes vident eam qui vident per eam. Secundo est jocunditas diei Sic Christus laetitia paradisi in quo dies aeternitatis [...] Tertio est pulchritudo caeli. Sic Christus formositas empyrei [...] quarto est mensura temporum... », MARCUS URBI VETERI (MARC D'ORVIETO) *Liber de Moralitatibus*, 3 vol., éd. G. J. Etzkorn, 2005.

²⁴ « Sol enim fervore suo in estate quando est in leone solet herbas siccare. Que tempore veirs contigerat revirere. Sic Christus in illo fervore iudicii vir ferus et leoninus apparebit, peccatores siccabit [...] Secundo principaliter dico quo sol designat virtuaalem perfectionem. Et sic dico com per solem possunt intelligi homo justus qua ad modum solis habet calefacere per charitatem, habet illuminare per doctrine veritatem, et per exemplorum bonitatem et honestatem... », BERSUIRE P., *Repertorium morale*, t. III Nuremberg, 1489, f kkk. *Ad verb.*

²⁵ Voir à ce propos DUVAL F. et POMEL F. (dir.) *Guillaume de Digulleville, les pèlerinages allégoriques*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2008.

²⁶ ÉVRART DE CONTY, *Le Livre des eschez amoureux moralisés*, édition critique par Françoise Guichard-Tesson [et] Bruno Roy, Montréal, CERES, coll. « Bibliothèque du Moyen français », 2, 1993.

²⁷ Ms BnF fr 193 ; le texte inédit est disponible en ligne. Voir « Reliure, clôture, culture, le contenu des jardins », Denis HÜE, *Rémanences, mémoires de la forme dans la littérature médiévale*, Paris, Champion, 2010, p. 80-100, p. 88 sq.

²⁸ LEGRAND J., *Archiloge Sophie et Livre des bonnes mœurs*, éd. Evencio Beltran, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque du XV^e siècle », 49, 1986.

conscience est aiguë et parfois d'une rare subtilité ; mais cette conscience de l'œuvre s'oppose à la structuration monolithique de l'érudition dominicaine, et s'appuie sur une esthétique de la *varietas* qui peut dérouter le lecteur moderne, pas toujours assuré qu'un beau désordre soit un « effet de l'art ».

Un manuscrit est exemplaire de cette démarche, c'est le *Rosarius*. Ms BnF 12483²⁹, il a retenu l'attention des chercheurs depuis plus d'un siècle, malgré – ou peut-être à cause de – son caractère disparate. Conservé initialement dans la bibliothèque des Dominicains de Poissy, il est indiscutablement issu de la tradition dominicaine, par le nom même (c'est à saint Dominique que l'on doit le développement du Rosaire), par le côté méthodique de sa démarche comme par la mention, à diverses reprises, de l'ordre lui-même. Il s'agit d'un recueil dont on a du mal à savoir le statut, à mi-chemin entre le recueil d'*exempla*, l'homélie (mais il s'agit d'un texte en vers) et la méditation mystique.

Manuscrit incomplet, qui commence par une feuille lacérée et sans table, il se présente comme un *Rosaire*, c'est-à-dire une suite de cent cinquante prières à la Vierge, destinées à faire écho aux cent cinquante psaumes de l'ancien Testament. Mais il semble qu'il n'a jamais été achevé, et présente non pas cent cinquante chapitres, mais deux livres seulement de cinquante chapitres (ce que nous donne la table du livre II), et comme le manuscrit est incomplet de son début et présente des manques, on voit que nous sommes loin du compte.

À reprendre le psautier (qui dans la tradition monastique se récitait intégralement chaque semaine), à parcourir le chapelet ou le rosaire, on voit que le désir d'englober, de faire le tour des choses constitue un élément essentiel du projet. C'est le cycle de la prière qui se met ainsi en place, et qui constitue, à sa manière, une encyclopédie³⁰. On peut même imaginer que le projet, inachevé, l'a été intentionnellement, dans la mesure où il est aussi impossible de *circuier* le monde que d'épuiser et circonscrire la louange mariale ; mais entre la fragilité des manuscrits et la difficulté de mener une telle somme à son terme, une pirouette de ce type ferait peut-être de nécessité vertu.

Chaque chapitre se constitue de trois parties différentes : une introduction qui présente en vers un objet (une « chose ») et expose ensuite sa signification au regard de Marie ; vient ensuite le récit d'un miracle de la Vierge destiné à illustrer une des vertus dégagées par l'approche de moralisation, puis une pièce profane, souvent une pièce lyrique qui conclut le chapitre : « soit une chanson, soit un lai, soit un dit, presque toujours profane, que l'auteur soude au reste de la narration par une transition de sa façon. Ces dernières pièces ne sont pas l'œuvre du poète, mais sont par lui empruntées à des auteurs différents ; c'est ainsi qu'on y retrouve des morceaux de Rutebeuf, du Reclus de Moliens, de Gautier de Coincy, etc.³¹ »

La difficulté à aborder ce texte, Gérard Gros³² l'a rappelé en montrant sa dimension encyclopédique, provient au premier chef de la façon dont il a été étudié et édité de nos jours. Certes cette œuvre de grande ampleur est constituée pour une part de montages et de collages, intégrant des fragments disparates dans un discours continu. Mais de façon bizarre, on s'est plus souvent attaché à séparer les pièces du puzzle qu'à en montrer l'unité. Gaston Raynaud, un des premiers à s'en soucier, édite les passages de présentation des objets, sous le titre

²⁹ Pour ce manuscrit, voir LÅNGFORS A., « Notice du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, 39-2, 1916, p. 503-665.

³⁰ Voir GROS G., « Du sommaire encyclopédique à la compilation mariale: étude sur la moralisation des choses dans le *Rosarius* (Paris, Bibl. Nat., Fr. 12483) », HÛE D., BAILLAUD B., GRAMONT J. DE (dir.), *Le Divin, discours encyclopédiques*, Cahiers Diderot, n°6, 1994, p. 181-200.

³¹ RAYNAUD G., « Poème moralisé sur les propriétés des choses », *Romania*, 14, 1885, p. 442-484, p. 443.

³² GROS G., « Du sommaire encyclopédique à la compilation mariale : étude sur la moralisation des choses dans le *Rosarius* (Paris, Bibl. Nat., Fr. 12483) », HÛE D. (dir.), *Le Divin, discours encyclopédiques*, Actes du Colloque de Mortagne-au-Perche, 3-4 avril 1993, Lieu, Paradigme, 1994, p. 181-200.

« Poème moralisé sur les propriétés des choses³³ », et après une rapide notice générale, propose divers fragments. On éditera ainsi les commentaires du *De proprietatibus rerum*, le bestiaire, et même les miracles séparément³⁴...

Il me semble que le projet du poète est à prendre en compte et, s'il n'est pas précisé dans un prologue perdu, il semble transparaître par la table qu'il propose : il s'agit de tresser à la fois des miracles et des « choses », les mettre en relation et susciter des échos, dans une perspective *morale*, c'est-à-dire qui propose une incidence immédiate sur le comportement humain.

Dans l'exemple qui nous retiendra ici, Marie donc est Soleil, et après une présentation qui rappelle les propriétés du soleil, telles que les ont présentées les textes que l'on vient de voir, le prédicateur va reprendre et développer, ligne à ligne, les caractéristiques du soleil pour les appliquer à Marie :

Li solaus naist en orïent,
 Au soir esconce en occident.
 Eslevez est en lieu mout haut.
 Il engentre en terre grant chaut,
 Car fontaine il est de chaleur.
 De li ist grant resplendisseur.[...]
 D'aucuns oisiaus la veue efface.
 Tenebres fait et les enchace.
 Celle qui est du soleil mere,
 Se au soleil je la compere,
 Nul a merveille ce ne tigne.
 C'est la virge fame benigne
 Qui neef fu pour no pourfit,
 Car ele enfanta Jhesucrist [...]
 Balaam la prophetiza,
 Quant de li ainsi devisa
num .xxiii. : Orietur stella
exJacob [...]
 Son naistre donques orïent
 Est apelé ; mes occident,
 Di moy, freres, que segnefie ?
 L'umilité de Marie [...]
 En sainte contemplacion
 Et de fin cuer sans fiction
 Fu Marie ou ciel eslevee[...]
 Chaleur charité segnefie
 Qui grand fu en dame Marie [...]
 As borgnes, mesiaus et boiteus
 Ele tourne ses iex piteus.
 De charité elle est fontaine [...]
 Sa vie fu resplendissant [...]
 Chauve souris que segnefie ?

Li solaus naist en orïent,
 Au soir esconce en occident.
 Eslevez est en lieu mout haut.
 Il engentre en terre grant chaut,
 [mesiaus : *lépreux*]
 Car fontaine il est de chaleur.
 De li ist grant resplendisseur.[...]
 D'aucuns oisiaus la veue efface.
 Tenebres fait et les enchace.

³³ *Romania*, 14, 1885, p. 442-484.

³⁴ *Les Propriétés des choses selon le "Rosarius" (B. N. f. fr. 12483)*, éd. A. ZETTERBERG. Édition revue et complétée par S. SANDQVIST, Lund, Lund University Press, coll. « Études romanes de Lund », 52, 1994 ; *Le Bestiaire et le lapidaire du Rosarius (B.N.f.fr. 12483)*, éd. S. SANDQVIST, Lund, Lund University Press, coll. « Études romanes de Lund », 55, 1996 ; *Miracles de Notre-Dame tirés du Rosarius (Paris, ms. B.N.fr. 12483)*, éd. P. KUNSTMANN, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Publications médiévales de l'Université d'Ottawa », 17, 1991.

On voit que ce qui est présenté comme une suite de vérités générales constitue exactement le plan de l'apologie et de la moralisation mariales. Mais le compilateur-prédicateur ira plus loin, en s'adressant directement à son auditoire, et en n'hésitant pas à le rappeler à ses turpitudes. On le voit, toutes les astuces du Dominicain sont à l'œuvre, à même de réveiller l'attention de son auditoire en supposant la réaction spontanée d'un personnage : adresse, invective familière donnent le ton destiné à instaurer une familiarité fraternelle, à édifier l'auditoire :

En sainte contemplacion
Et de fin cuer sans fiction
Fu Marie ou ciel eslevee ;
Mout estoi de nete pensee.
Et tu en terre gis et dors ;
Ome, pourciaus ez, vilz et or[s].
Ton cuer eslieve haut en Die[u] !
Ne pués penser a plus biau [lieu].
Or escoutez, ce dit Robin :
« Que gargouile ce Jacobin ?
Il vieut qu'a Dieu et au ciel p[ense].
Petit s'en faut qu'a lui ne tenc[e].
Je penseray a m'amïete
Qui est et cointe et jolïete.
Tart m'est que la bese et acole
Et o lui dance a la karole. »
Robin, tu n'as pas sens en test[e],
Qui quiers avoir de fame feste :
Il te sera trop chier vendu³⁶ !

La simple énumération des vertus du soleil a donné lieu à un développement organisé des vertus de Marie ; elle s'achèvera par l'évocation qui nous paraissait un peu secondaire dans les encyclopédies, de la dimension éblouissante du soleil, que fuient les chauves-souris. L'élément anecdotique ne l'est en fait pas tant que cela, puisqu'il permettra, avec une grande fluidité, de passer du moment de moralisation encyclopédique à celui plus balisé du récit de miracle. C'est qu'il ne s'agit pas, dans l'esprit du compilateur, d'une rupture, mais parfaitement d'une continuité : plusieurs manuscrits encyclopédiques – dont le ms Champs Libres de Rennes 593 – passent naturellement de textes encyclopédiques à des récits de miracles : il s'agit de données d'une égale importance au regard du savoir.

La dernière partie de notre traité, partie lyrique, est le récit, en quatrains d'alexandrins, de la tentation de saint Romain par le diable déguisé en femme ; cet épisode souligne à son tour la dimension normande de l'auteur, qui dit ailleurs avoir pu s'approcher des reliques de saint Ouen à Rouen.

Il faudrait pouvoir continuer cette exploration, mais on s'arrêtera ici sur une rencontre, sur un *caïros* assez poétique à mon sens : les derniers mots de la liste dressée dans la table du *Rosarius* comportent des chapitres disparus du manuscrit, au nombre desquels la palme et le

³⁵ ZETTERBERG A., *Les Propriétés des choses selon le Rosarius (BnF fr 12483)*, édition revue et complétée par Sven SANDQVIST, Lund, Lund University Press, coll. « Études romanes de Lund », 1994, p. 131-138.

³⁶ *Op. cit.* v. 123-142, p. 135.

palmier ; nous n'en saurons rien ; mais c'est exactement ce qu'en écrit Bersuire, pour des raisons semblables :

Multa possent significare, sed auctoritates sunt valde paucae, de quolibet titulo predictorum quapropter transeo gratia brevitatis³⁷.

Que conclure de cette exploration rapide ? Tout d'abord, que l'encyclopédie médiévale n'est pas l'aboutissement d'un savoir, mais qu'elle se constitue comme le vivier qui va permettre, de façon détournée, la constitution d'un nouveau savoir, d'un nouveau cheminement ; l'encyclopédie est une donnée vivante, et si nous feuilletons moins aujourd'hui l'*Universalis* ou le *Larousse*, c'est bien qu'internet et Wikipédia nous donnent les informations que nous recherchons, plus que jamais. Mais d'autres éléments sont je crois à souligner.

Le premier est que ces chapitres du *Rosarius*, avec leur partie encyclopédique, leur récit de miracle, leur conclusion sous forme d'une pièce lyrique ici, fonctionnent comme une homélie : on y retrouve, et la rhétorique utilisée dans certains passages le laissait deviner, tous les traits d'un bon sermon, à cela près que ce n'est pas une citation biblique qui organise le récit, le « thème » que choisissait le prédicateur et qu'il développait ensuite de façon circonstanciée ; on trouve ici deux éléments, l'un traditionnel et attendu, à commencer par l'exploitation sous forme de moralisation d'une « chose » comme le disait le prédicateur ; mais c'est sans doute oublier que dans cette démarche homilétique, ce n'est plus l'Écriture, mais le monde qui forme la matière de la prédication ; la démarche qui est adoptée est certes d'édifier le fidèle, mais en s'appuyant sur ce qu'il connaît. Ce qui était proposé plus haut avec une certaine condescendance et comme une sorte de vérité reçue dont on se soucierait peu au bout du compte, à savoir que le monde était la bible des illettrés et méritait un commentaire aussi scrupuleux que celui de la Bible, voici que cela suscite une mise en œuvre somme toute aussi respectueuse que les savants sermons latins, aussi fouillée, aussi complète, même si elle est destinée à un public plus divers.

Le thème du sermon n'est plus une citation biblique ou patristique, mais bien une « chose » permettant l'édification, suscitant la méditation, invitant à la conversion, comparable à ce que propose Bersuire à peu près à la même époque. L'encyclopédie médiévale donne du savoir, et permet de susciter un objet nouveau, ouvrage à mi-chemin entre le recueil de sermons, le recueil d'exempla, l'encyclopédie moralisée : elle s'inscrit comme vecteur dynamique entre le littéraire et le savant, et permet un cheminement des connaissances, même si elles ne sont que d'ordre spirituel. Grâce au Dominicain auteur du *Rosarius*, le monde est en ordre, je peux l'arpenter sereinement, et ma foi éclairée me donne la clef des comportements à adopter en toute situation.

Nous ne sommes pas si loin malgré tout de ce que proposera, quelques siècles plus tard, dans ce XIX^e siècle riche de nouveaux savoirs et de grandes encyclopédies (pensons par exemple à l'immense *Larousse du XIX^e siècle*, le meilleur de tous), un auteur qui s'adressait à la jeunesse pour l'instruire, la mettre au fait des avancées du savoir et l'aider à découvrir que la science gouverne le monde. Quand Jules Verne compose la série de ses *Voyages extraordinaires*, récits d'apprentissage et d'initiation, quand il nous montre Cyrus Smith faisant du feu avec son verre de montre ou le professeur Lidenbrock remontant les ères géologiques en même temps qu'il s'enfonce dans les profondeurs de la terre, que fait-il d'autre que nous proposer, au travers de fables, un monde en ordre, que je peux arpenter

³⁷ BERSUIRE *Repertorium morale*, Johann Beckenhub, Nuremberg, 1489 (il est vrai que c'est à l'entrée *palma* paume et non *palma* palme que se trouve cette remarque).

sereinement, grâce à ma science éclairée qui me donne la clef des comportements à adopter en toute situation ?

Le *Rosarius* est l'appropriation au XIV^e siècle des encyclopédies du XIII^e siècle, exactement comme Jules Verne est l'appropriation au XIX^e siècle du rêve encyclopédique des Lumières qu'a cristallisé Pierre Larousse. Dans un cas, le monde est intelligible au travers d'un regard marial, dans l'autre, au travers de celui de la maîtrise des forces naturelles : le capitaine Hatteras faisant des lentilles en glace pour faire du feu est en fait un personnage allégorique, tout comme la mandragore mariale... Il est certes vain d'espérer de Jules Verne comme du *Rosarius* autre chose qu'une mise en scène du savoir : le livre n'est pas la vie ; mais il véhicule une représentation symbolique du monde, tout comme les encyclopédies que j'évoquais au début de cette réflexion ; il me nourrit en tant qu'individu, et si je suis plus proche de Jules Verne que de l'auteur du *Rosarius*, c'est sans doute que je l'ai découvert plus jeune, et qu'il a modelé ma lecture, mon esthétique et mon rapport au monde ; il est bien probable que le *Rosarius* a eu une mission comparable, et le piètre état du volume montre sans doute qu'il a été beaucoup lu et pratiqué par des lecteurs pas toujours très bibliophiles.

La bizarrerie du *Rosarius* pour le lecteur moderne n'est sans doute pas si grande qu'il y paraît, et de même que l'œuvre détourne la tradition homilétique pour proposer un objet nouveau, de même Jules Verne invente un roman pour la jeunesse qui n'a pas grand-chose à voir ni avec Balzac ni avec Flaubert, en même temps qu'il fraie un chemin que l'on pratique encore aujourd'hui. L'encyclopédie, au Moyen Âge comme de nos jours, doit être comprise non comme une somme achevée et finie, mais comme le terreau qui permet de faire germer de nouvelles idées, de nouveaux regards, de nouveaux rapports au monde.